

# FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste



PAOLO ROVERSI  
EMANUELE COCCIA

Lettres  
sur la lumière

avec un texte d'Érri De Luca  
avant-propos de Chiara Bardelli Nozino



## Sommaire

**Dossier** Paolo Roversi et Emanuele Coccia, *Lettres sur la lumière*

02 Édito

03 Entretien avec Paolo Roversi

07 Lettres choisies - *Lettres sur la lumière*

09 Portrait : Paolo Roversi

11 Lettres du jeune Richard Wagner à son ami Theodor Apel

13 Dernières parutions

15 Agenda

# Édito

## Lettres sur la lumière Paolo Roversi et Emanuele Coccia

Nathalie Jungerman

« Être photographe signifie toujours effleurer une autre vie. »  
Paolo Roversi.

*Lettres sur la lumière* est le titre de la correspondance entre le photographe Paolo Roversi, né à Ravenne en 1947, installé à Paris depuis 1973 et le philosophe Emanuele Coccia (né en 1976), maître de conférences à l'École des hautes études en sciences sociales, féru de mode et des mœurs de notre époque, d'origine italienne lui aussi. Publié chez Gallimard avec le soutien de la Fondation La Poste, l'ouvrage est introduit par un texte de l'écrivain Erri De Luca et un avant-propos de Chiara Bardelli-Nonino, rédactrice en chef de *Vogue Italia*.

Les lettres, un peu plus d'une vingtaine, écrites de juin 2021 à octobre 2022, proposent une réflexion originale sur le pouvoir de la photographie ou l'« écriture de la lumière » – sa définition littéraire. Elles abordent différents sujets comme la confrontation des regards, la notion de représentation et l'idée de subjectivité, la temporalité, la mode, la beauté, la poésie, l'art et la technique... Ce dialogue par courriers échangés, articulé autour de la lumière et illustré de photographies « emblématiques » de Paolo Roversi, est nourri d'observations et références philosophiques, de considérations personnelles ou de souvenirs de jeunesse.

En même temps que la parution de ce livre, une magnifique exposition rassemble cinquante années de travail du photographe ayant collaboré avec les plus grands créateurs de mode, tels que Yohji Yamamoto, Romeo Gigli, Rei Kawakubo pour Comme des Garçons. Elle a lieu au Palais Galliera jusqu'au 14 juillet. Les éditions Paris Musées ont publié un très beau catalogue qui accompagne la rétrospective. Les *Lettres sur la lumière*, l'exposition et son catalogue sont tout à fait remarquables.



© Paolo Roversi, *Molly*, Paris, 2015 (détail)

# Entretien

## avec Paolo Roversi

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

**Paolo Roversi, vos photographies font l'objet d'une rétrospective au Palais Galliera (du 16 mars au 14 juillet 2024), un catalogue accompagne cette exposition et une correspondance, avec le philosophe Emanuele Coccia, ponctuée par des photographies et intitulée *Lettres sur la lumière*, a paru en mars aux éditions Gallimard avec le soutien de la Fondation La Poste. Pourquoi avoir choisi le genre épistolaire pour nous livrer vos pensées et réflexions sur cette forme artistique, sur sa place dans l'histoire de l'art et dans votre vie, sur sa technique et sa poésie ?**

**Paolo Roversi :** Nous avons d'abord eu une discussion et finalement, nous avons choisi d'un commun accord de continuer notre dialogue par écrit. La correspondance nous a semblé le moyen le plus simple, le plus facile, le plus classique aussi pour écrire et échanger nos réflexions. Il est vrai que j'aime également beaucoup lire les correspondances.

**Dans une lettre datée du 20 juillet 2022, vous vous demandez comment, dans votre jeunesse, vous êtes arrivé à la photographie alors que vous adoriez la littérature, le théâtre, la poésie... « Peu à peu j'ai compris que l'on pouvait être poète en photographiant », écrivez-vous... Pouvez-vous nous rappeler dans quelles circonstances vous avez précisément commencé à prendre des photographies ?**

**P.R. :** Quand j'étais jeune, vers l'âge de 18 ans, je suis parti en Espagne avec mes livres de poésie et mon carnet dans lequel j'écrivais moi-même des poèmes. J'ai ajouté dans

mes bagages un petit appareil photographique, un Minolta Hi-Matic 7, que mon oncle m'avait prêté. Pendant mon voyage, j'ai pris des photographies comme n'importe quel touriste et j'écrivais aussi des poèmes. À Séville, notamment, j'ai photographié un homme vêtu de noir qui marchait dans une rue ensoleillée coupée par une ligne nette qui séparait l'ombre de la lumière du soleil. En prenant ces clichés, j'ai découvert peu à peu que la photographie pouvait être un langage poétique. C'est ce qui a déclenché mon envie de photographier. Et de retour à Ravenne où je vivais, j'ai installé dans ma cave, ma première chambre obscure.

**Photographier est donc un geste poétique ? Emanuele Coccia vous écrit le 28 août 2022 : « On a l'impression qu'au fil des ans tu as voulu écrire des poèmes à travers la lumière, faire de la photographie l'une des formes de l'écriture lyrique »...**

**P.R. :** Photographier est un geste poétique si, bien sûr, on le fait avec le cœur, la passion, l'imagination et le sentiment. Une bonne photographie a du sens s'il n'y a pas besoin de mots. Elle peut valoir une poésie, un récit, une fable.

**Dans l'une des premières lettres de votre correspondance avec Emanuele Coccia, vous écrivez que « pour vous, photographier, ne signifie pas cadrer un objet de la réalité extérieure pour le confiner dans l'appareil, mais plutôt réveiller quelque chose en soi-même et le porter à la lumière. » S'agit-il d'une lumière**



Paolo Roversi et Emanuele Coccia  
Francesca Mantovani © Gallimard



Paolo Roversi - Emanuele Coccia  
**Lettres sur la lumière**  
avec un texte d'Erri De Luca  
avant-propos de Chiara Bardelli-Nonino  
Éditions Gallimard, mars 2024, 168 pages.

Avec le soutien de



### intérieure ? S'agit-il « d'effleurer une autre vie » (je vous cite), d'une rencontre ou d'un échange avec le modèle quel qu'il soit ?

**P.R. :** Je fais de la photographie d'une façon presque spirituelle... Je pense qu'elle amène une autre dimension, spirituelle justement, et pas matérielle. C'est ce que j'aime dans la photographie. On a l'impression de franchir la frontière entre illusion et réalité, de se retrouver dans un autre temps, un autre espace. Bien sûr, le sujet peut être un humain, une lampe, un nuage, un paysage. Il peut être très varié. Je photographie rarement des paysages, mais des animaux, des objets (comme la cafetière de Robert Franck ou les accessoires pour la pose : la toile de fond, le tabouret, la lampe de l'atelier...). On peut accorder la même attention à un objet qu'à un visage. Cela dit, j'aime davantage photographier l'humain. Un lien très fort se crée, toujours. Chaque sujet plonge dans l'appareil son propre regard et son propre état d'âme. Quand je suis face à mon sujet, c'est pour moi une rencontre, un échange, une découverte et je me reflète en lui et lui se reflète en moi. Il y a un moment où la confrontation des regards fait surgir une lumière intérieure. À mon sens, la photographie n'est pas une reproduction de la réalité, mais plutôt une révélation.

### En quoi Robert Franck a changé votre rapport à la photographie ? Vous dites que chacune de ses photographies pourrait être un autoportrait, l'intermédiaire parfait entre l'âme et la lumière...

**P.R. :** Robert Franck a changé mon rapport à la photographie, mais pas seulement, parce qu'il m'a aussi appris à vivre, d'une certaine façon, à me mettre en relation avec la réalité. C'est lui qui m'a enseigné que la photographie pouvait être poétique, qu'elle n'était pas juste un document,

mais davantage un poème. Il ne m'a pas guidé concernant la technique mais j'ai compris, grâce à lui, qu'il ne fallait pas trop réfléchir, éviter les phrases, se méfier des bonnes idées et que les photographies se faisaient avec le cœur, pas avec la tête. Il m'a appris à ressentir. Photographier est une vision, une idée, un sentiment, une émotion. Robert Franck était invariablement curieux et observateur, à l'affût d'une image, avec ou sans appareil.

**Un moine tibétain à qui vous avez montré vos photographies, vous a dit : « Ce sont comme des méditations » (à Emanuele Coccia dans une lettre du 10 octobre 2021). Dans le catalogue de l'exposition, Saskia de Brauw, interviewée, répond à propos de son travail avec vous : « Nous allons à l'essentiel ; c'est comme quand on fait de la méditation, on aspire au silence... Je pense que c'est ce qu'il cherche, le silence. Parce que dans le silence, on trouve quelque chose de plus pur, de plus beau »... Qu'en pensez-vous ?**

**P.R. :** Je ressens exactement la même chose que Saskia. Sa réponse ne m'étonne pas, parce que lorsque je travaille avec elle, nous sommes vraiment sur la même longueur d'ondes et sur le même type de sensualité concernant la photographie.



**Paolo Roversi**  
**Storie**

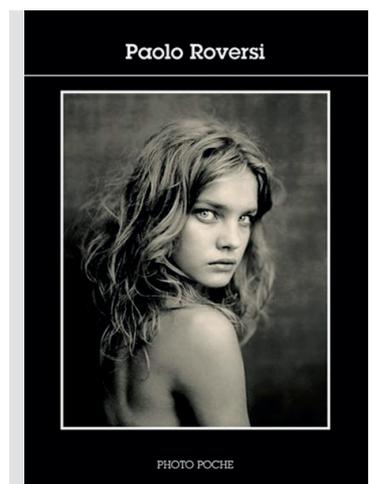
Sélection de ses plus beaux portraits  
Auteurs : Alessia Glaviano et Emanuele Coccia  
En couverture : Gemma, New York, 2004  
Éditions Skira, 92 pages

### Paolo Roversi

D'origine italienne, **Paolo Roversi** s'installe à Paris en 1973. Depuis, il travaille pour des magazines prestigieux (*Vogue* italien et français, *Égoïste*, *Luncheon*...). Sa carrière est marquée par sa collaboration avec les plus grands créateurs de mode.

Dès ses années d'apprentissage, le choix du studio, de la chambre grand format et du Polaroid, définissent la manière de travailler et l'esthétique du photographe qui s'adapte au numérique avec succès. Sa signature est reconnaissable entre toutes : tonalités douces et sépia des noir et blanc à la lumière du jour, densité et profondeur des couleurs à la lumière de la lampe torche. Au fil des années, Paolo Roversi cherche, invente son propre langage photographique, accueillant les hasards et les accidents comme des opportunités de se renouveler.

<https://www.palaisgalliera.paris.fr/fr/expositions/paolo-roversi>



**Paolo Roversi**

Préface de Gilles de Bure  
En couverture : Natalia Paris, 2003  
Éditions Actes Sud, Photo Poche  
144 pages

Nous nous entendons très bien. Photographier exige un effort important pour entrer en lien avec un autre être, chercher un contact simple mais direct et profond. Ce que le moine tibétain m'a dit à propos de mes photographies m'a fait réfléchir, mais n'a pas changé ma façon de photographier qui était déjà ainsi, méditative en quelque sorte. J'étais d'abord étonné que ma photographie soit associée à cette pratique, puis en y repensant, plusieurs correspondances et connexions me sont apparues. Notamment, le fait de focaliser son attention intensément sur un sujet en se nourrissant uniquement du moment présent. Il s'agit en effet d'une forme de méditation. La remarque du moine tibétain m'a fait découvrir cet aspect de mon travail que je n'avais jamais pensé en ces termes.

**Votre rapport à la lumière s'est transformé lors d'un voyage en Inde. Pouvez-vous nous en parler ?**

**P.R. :** Ce séjour en Inde a changé ma technique. Il m'a même éloigné de la technique dite classique. Quand j'ai commencé à travailler en studio, je me servais de sources de lumière artificielles. L'Inde m'a amené vers une photographie justement plus méditative où la technique n'était pas très importante. Elle était juste nécessaire mais elle n'était pas la protagoniste de mes photographies. En me promenant la nuit dans les ruelles sombres des petits villages où tout était éclairé par des bougies ou simplement par la lune, j'ai commencé à apprécier les lumières faibles. J'ai découvert une lumière humble, pauvre, modeste qui est plus une pénombre qu'une lumière. Et c'est tout ce que j'aime. De retour dans mon atelier, j'ai travaillé avec la lumière ambiante qui entre avec douceur par ma fenêtre orientée au nord.

**Cette fenêtre orientée au nord par laquelle entre la lumière est proche aussi de la tradition picturale. Vous parlez de la fenêtre de Giorgio Morandi, notamment...**

**P.R. :** Oui la fenêtre est très importante bien sûr, c'est par là que la lumière entre dans les ateliers d'artistes. Je me suis rarement servi du flash, et je l'ai abandonné très rapidement. Je travaille beaucoup avec des petites torches lumineuses pour illuminer le sujet dans le noir, des lampes de poche que je bouge avec la main comme un pinceau. C'est comme peindre avec la lumière.

**Dans certaines de vos photographies, particulièrement les portraits, l'intensité résulte notamment de la prégnante présence du regard frontal, de la simplicité de la pose. Ces portraits me font penser à des tableaux de peintres expressionnistes allemands, gouvernés par la simplification du visage et la puissance des yeux... Ou encore à des tableaux de la Renaissance, comme la photo du profil de Gemma (New York, 2004)... D'autres photographies, au flou intentionnel, aux couleurs intenses, s'apparentent à des coups de pinceau gorgés de peinture. Peut-on dire que votre pratique de la photographie emprunte à la peinture ?**

**P.R. :** Je ne crois pas que ma pratique de la photographie emprunte à la peinture mais je pense que ce sont des réminiscences, des échos qui proviennent de ma jeunesse, de mon éducation artistique. Ce sont des résonnances inconscientes de ma culture italienne. J'aime beaucoup les images simples mais avec une forte présence, à l'instar des nus que j'ai réalisés dans les années 1980 (*Nudi*).

**Parlez-nous de votre attachement profond au Polaroid que vous découvrez dans les années 1980...**

**P.R. :** J'ai travaillé plus de trente ans avec le polaroid, c'était mon appareil préféré pour différentes raisons. Quand l'usine Polaroid a été démantelée, ainsi que toutes les machines qui produisaient les films, j'ai eu un véritable choc, car c'était vraiment ma palette de couleurs, ma matière pour travailler. C'est comme enlever à

**Emanuele Coccia**

Philosophe et maître de conférences à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), **Emanuele Coccia** est l'un des protagonistes de la scène philosophique actuelle. Ses intérêts vont du vivant à la mode, de la création contemporaine à l'espace domestique. Après des études à Florence où il a obtenu son doctorat en 2005, il est invité en tant que professeur-chercheur par les universités de Tokyo (2009), Buenos Aires (2010), Düsseldorf (2013-2014), Columbia (2015-2016), Weimar (2019) et Munich (2020). Il est l'auteur, pour les éditions Payot et Rivages, de *La vie sensible* (2010), *Le bien dans les choses* (2013), *La vie des plantes. Une métaphysique du mélange* (2016), *Métamorphoses* (2020) et, plus récemment, *Philosophie de la maison. L'espace domestique et le bonheur* (2021), traduits en plusieurs langues. En 2019, il a contribué en tant que conseiller scientifique à l'exposition *Nous les Arbres*, présentée à la Fondation Cartier pour l'art contemporain à Paris.



**Paolo Roversi**

**Rétrospective au Palais Galliera**

Du 16 mars au 14 juillet 2024  
10 avenue Pierre 1er de Serbie,  
75116 Paris

<https://www.palaisgalliera.paris.fr/>



aidé à aller sur son chemin. Et j'adore me perdre dans le mystère de la beauté.

**Est-ce que n'importe quel sujet peut être enveloppé de mystère et de beauté ?**

**P.R. :** Je pense que oui, bien sûr. Comme il a été dit au début de notre entretien, pour moi, photographe c'est réveiller quelque chose en soi-même et le porter à la lumière. On porte en soi le mystère et la beauté. Aussi, on donne une photographie plus qu'on ne la prend.

\*

**Paolo Roversi**  
Natalia, Paris, 2003  
© Paolo Roversi

un peintre la couleur à l'huile ou le pastel. Ce n'était pas simple de renoncer au polaroid. Après trente ans d'utilisation, je connaissais très bien cet appareil, il me correspondait parfaitement en tant que matériel photographique. Les polaroids qu'on trouve actuellement ne sont pas les mêmes, les tirages ne sont pas intéressants pour moi. La matière, les couleurs, les valeurs et les contrastes sont très différents.

**L'état d'esprit avec lequel vous abordez la photographie, est-il toujours le même avec le numérique ?**

**P.R. :** J'utilise souvent le numérique maintenant. Certaines photographies exposées au Palais Galliera sont faites au numérique, mais les tirages sont des *carbon prints* (tirages au charbon) ou des *platinum prints* (tirages au platine). Ce sont d'anciennes techniques. Je n'aime

pas beaucoup le tirage digital. Quant à ma façon d'aborder la photographie avec le numérique, elle n'a pas changé. C'est juste la technique qui change, ce n'est pas le sens de la photographie. La technique est seulement un accessoire pour travailler mais elle ne modifie pas mon état d'esprit.

**Si vous n'aviez pas travaillé pour la mode, à inventer le réel plus qu'à le reproduire, est-ce que votre pratique photographique aurait été différente ? Est-ce que la mode a orienté votre manière de travailler, de dialoguer avec la lumière ?**

**P.R. :** Oui, assurément. La mode est très exigeante avec la lumière. Cela demande un amour particulier pour la lumière, pour la mode elle-même, pour les tissus des vêtements et leurs différentes textures, pour les modèles et la beauté. La mode est une recherche continue de la beauté. Elle m'a

**Liens**

[Palais Galliera  
Rétrospective Paolo Roversi](#)

[France Inter : Interview de  
Paolo Roversi](#)

[Éditions Gallimard - Paolo  
Roversi et Emanuele Coccia,  
Lettres sur la lumière](#)

# Lettres choisies

## Lettres sur la lumière. Paolo Roversi et Emanuele Coccia

© Éditions Gallimard

### Paolo Roversi

Ravenne, 2 août 2021

Cher Emanuele,

Je suis né et j'ai grandi au bord de la mer Adriatique. J'ai eu une enfance heureuse et la joie que je porte en moi, je la dois à ce soleil qui, depuis tout petit, me réchauffait dès le saut du lit, quand je m'asseyais sur les marches de notre maison à la mer, à Porto Corsini. Tout ce soleil emmagasiné pendant l'enfance m'a laissé une joie pour toujours.

La photographie est « une enfance sans fin », le soleil ne s'éteignant jamais, c'est une énergie infinie. Le photographe vit avec cet enthousiasme ininterrompu, cet émerveillement continu, une curiosité et un étonnement de tous les instants, pareils à ceux des enfants qui découvrent le monde et jouent avec ce qui les entoure ; mais surtout avec l'émotion constante d'éprouver et de découvrir à nouveau ses propres désirs, ses rêves et ses peurs. Car, au fond, la photographie est un jeu magique. J'emprunte à Erri De Luca une magnifique citation de la poétesse russe Marina Tsvetaïeva, qui a écrit que c'est seulement dans l'enthousiasme que l'être humain voit le monde avec précision. Monde que, selon elle, Dieu a créé dans l'enthousiasme.

Tous les grands photographes que j'ai rencontrés – et j'en ai rencontré beaucoup – avaient quelque chose d'enfantin. Un soir, au début des années 1970, je me trouvais chez Agathe Gaillard, alors la seule galerie de photographie à Paris, rue du Pont-Louis-Philippe,

quand André Kertész s'est approché de la porte et a levé les yeux vers le ciel en disant : « Mais regardez-moi cette lumière ! Ce ciel ! C'est tellement beau...

Je sors prendre des photographies. »

Il avait plus de soixante-dix ans, ce qui ne l'a pas empêché de courir dehors, comme un gamin qui se précipite pour jouer au ballon dans la cour. Cartier-Bresson aussi avait cette curiosité enfantine. Cet aspect puéril me plaît beaucoup chez les photographes. C'est le changement continu de la lumière qui maintient vivante cette curiosité. Peut-être est-ce pour cela que le photographe a ce besoin et ce désir de découvrir toujours davantage, de voir avant et plus que les autres. Le photographe doit voir pour les autres, leur montrer ce qu'ils ne peuvent pas ou ne savent pas voir.

Le monde photographiable est immensément vaste et mystérieux : tout ce qui est illuminable est photographiable. Cependant, tout ne peut pas être éclairé, comme les sons, les voix, la musique, les pensées, les sentiments, les idées. Malgré cela, sans son silence absolu, la photographie est capable d'évoquer des idées et des sentiments, de raconter des rêves et des pensées, grâce à sa voix particulière que seuls les yeux et l'âme peuvent entendre.

(...)

Je t'embrasse fort,

Paolo

## Emanuele Coccia

Madrid, 30 septembre 2021

Cher Paolo,

(...)

La photographie n'est pas seulement l'image d'une lumière qui a été, c'est la réalité physique, la conséquence chimique de cette lumière. La magie de la photographie, peut-être de façon évidente avant l'ère numérique, est littéralement de retenir chimiquement cette lumière particulière de tel jour, de lui donner une éternité. Il ne s'agit pas seulement d'une représentation, mais de la capture réelle des éléments qui à ce moment-là se trouvaient dans ce lieu, voilà ce qui fait de ce morceau de papier ou de cette pellicule une relique de la sainteté de la lumière.

(...)

Contempler la photographie signifie toujours se trouver face à une lumière qui, grâce au photographe, a acquis une forme d'éternité. Dans la religion antique, le mystère n'était pas l'inconnu mais la relation avec une sphère dont l'accès se fait toujours par le biais d'un intermédiaire. Le mystère est ce à quoi il est nécessaire d'être initié. Et le photographe est celui qui initie une société au mystère de la lumière. (...)

Je t'embrasse fort,

Emanuele

## Emanuele Coccia

Cambridge (États-Unis), 15 février 2022

Cher Paolo,

Je voudrais te prendre dans mes bras pour te remercier de ce que tu as écrit. C'est tellement important ! Le moment est venu de se débarrasser une fois pour toutes de cet étrange mépris qui entoure la mode, en général. Comme si les sociétés modernes ne parvenaient pas à comprendre l'importance du système de la mode, qui rend possible

leur liberté même.

Le système de la mode moderne est apparu quand l'industrie textile a hérité du programme des avant-gardes artistiques du début du siècle dernier : l'exigence de faire coïncider l'art avec la vie. L'habillement se prêtait particulièrement à incarner l'œuvre d'art totale. C'est un artefact que chaque individu doit posséder et utiliser, sans distinction de classe, de statut, de religion, d'orientation sexuelle ou d'idéologie. Nous portons des vêtements toute la durée de notre vie, tous les jours, toute la journée, et même la nuit. Le cheval de Troie idéal pour faire entrer



de donner forme au monde matériel : de faire coïncider cette liberté avec une certaine palette de couleurs, avec une silhouette, avec la texture d'un certain tissu. (...)

l'art dans la vie quotidienne de tous les êtres humains, sur toutes les latitudes géographiques et culturelles. C'est précisément pour cela que la mode a été à l'origine de toutes les révolutions des coutumes et des modes de vie. La mode n'est pas le luxe, ni le culte de l'apparence. C'est la construction d'une liberté psychique, morale, qui a besoin

**Paolo Roversi**  
Audrey, Paris, 1996  
© Paolo Roversi

# Portrait

## Paolo Roversi

Par Corinne Amar

**Un photographe italien des plus connus et un philosophe parmi ses amis conversent d'une lettre à l'autre à propos de la photographie, de Ravenne, de la beauté du monde, de la mode, de la religion, de la lumière... Alors que l'exposition, Paolo Roversi, au Palais Galliera dévoile, en une monographie inédite à Paris, cinquante ans de photographies<sup>(1)</sup> une correspondance des plus solaires avec le philosophe Emanuele Coccia donne à lire une personnalité qui l'est tout autant.**

Les plus grands mannequins sont passés devant son objectif. Elles posent avec intensité, luminosité : chacune des photographies de mode de Paolo Roversi est un portrait.

« *La nostalgie de l'enfance est le premier moteur de mon travail* », confie-t-il volontiers dans ses interviews. Né en 1947, à Ravenne, en Italie, il grandit sous le soleil et dans le cocon de l'enfance – l'hiver en ville et les longs mois de l'été dans la maison de vacances à la mer. « *Je suis né et j'ai grandi au bord de la mer Adriatique* – écrit-il à Emanuele Coccia, le 2 août 2021, depuis Ravenne. *J'ai eu une enfance heureuse et la joie que je porte en moi, je la dois à ce soleil qui, depuis que je suis tout petit, me réchauffait dès le saut du lit, quand je m'asseyais sur les marches de notre maison à la mer, à Porto Corsini* »<sup>(2)</sup>. Paolo Roversi a trouvé en la photographie son « enfance sans fin ».

Son père était médecin, soignait les riches, les pauvres, happé par son travail et ses patients, mais il lisait beaucoup, comme sa mère, protectrice et optimiste, qui chantait du matin au soir, récitait des poèmes, transmettait à son fils le goût de la lecture, des choses belles. Aucun luxe dans la maison,

il arrivait même que le père se fit payer en moutons. Quant à Paolo, dernier d'une fratrie de cinq frères et sœurs, il héritait souvent de leurs vêtements. De ses parents, il dit qu'ils n'étaient pas des intellectuels, mais ils avaient du respect pour le monde de la culture, l'art. À huit ans, il se fait offrir un petit appareil photo et commence par ce qui l'entoure. Huit ans plus tard, la photographie est sa révélation.

En 1972, Roversi apprend à développer des photos dans la cave de l'appartement familial avec le facteur, photographe amateur et se forme auprès du photographe de quartier, Nevio Natali. Il ouvre un petit studio où il dresse le portrait des familles locales. En 1973, alors qu'il est marié, père de deux enfants, il quitte Ravenne pour Paris, se voit ouvrir les portes du milieu de la mode parisienne grâce à la styliste Popy Moreni. C'est chez son père, le peintre, Mattia Moreni, qu'il a rencontré le photographe et cinéaste Peter Knapp, directeur artistique du magazine *Elle*, lequel l'encouragea à aller travailler à Paris. Dès ses années d'apprentissage, le choix qu'il fait ensuite du studio, de la chambre grand format, du Polaroid, définissent sa manière de travailler, son esthétique de photographe.

Sa marque de fabrique ? Le portrait. Cet aveu de l'intime qui se noue entre le photographe et son modèle : « *Prendre le portrait de quelqu'un est une confession intime, réciproque, qui signifie échanger le monde et la lumière. C'est cet événement intime qui provoque l'émotion et la beauté* »<sup>(3)</sup>.

Paolo Roversi cherche, invente son langage photographique, trouve des résonances dans le travail de Helmut Newton, de Sarah Moon, dans les portraits épurés, enveloppés de



Paolo Roversi  
Francesca Mantovani © Gallimard

brume de cette dernière.

« *Les modèles comme Stella, comme Guinevere, Saskia, Natalia ou Audrey ne sont pas juste des filles qui posent devant mon objectif avec un sourire ou une moue, elles constituent une part essentielle de mon travail et de ma vie. Ce sont des artistes qui créent, qui remplissent un espace et inventent un autre temps, interprètent et expriment le monde avec une infinie générosité, répandant leur beauté et leur amour, que je cherche à photographier de la meilleure façon possible. Tout part de la grâce et de la lumière qu'elles irradient.* »<sup>(4)</sup>

La poésie des mots de Paolo Roversi fera toujours écho à celle de ses images. Au-delà des vêtements, des silhouettes, des corps, il photographie les visages, les regards et par-dessus tout, l'émotion qu'ils suscitent.

On évoque l'intemporalité de ses images. « *La photographie est un langage et pas seulement une représentation mécanique de la réalité* ».

Le temps passe vite, même pour un photographe. Pour Roversi, seul compte le temps photographique. Est-ce la photographie qui est le théâtre du temps ou est-ce l'inverse ? Qui met en scène l'autre ? Qui est le réalisateur ? L'acteur ? Le temps photographique selon lui est un temps suspendu, comme un présent continu : une photographie de sa sœur – son tout premier modèle –, un portrait du mannequin Kate Moss, c'est un présent qui est là, un présent continu. Avec la photographie, des réminiscences d'enfance, les fantômes qui continuent de le hanter remontent à la surface. C'est avec eux qu'il noue une vibration, appelle un frisson quand s'ouvre l'œil de l'appareil. Si Helmut Newton, Sarah Moon l'ont influencé, il y eut aussi, Irving Penn, Erwin Blumenfeld, Richard Avedon ; Michelangelo Antonioni dont il aima particulièrement le film, *Blow Up*. Il n'avait pas prévu de se consacrer à la photographie de mode, ses premières photographies représentaient des natures mortes, ce je-ne-sais-quoi qui attire : des images d'objets sur une table, des jouets de ses enfants, une tartine de confiture, une mouche...

À trente ans passés, il se prend de passion pour le Polaroid qui lui permet de voir en temps réel son travail, lui offre son propre espace de liberté affranchi des règles. Il se voit comme un artisan. Près de trente ans plus tard, le numérique lui ouvrira d'autres portes.

« *Ma première lanterna magica, c'était ma chambre à coucher à Ravenne où les lumières qui entraient par les persiennes formaient sur le plafond et les murs des figures fantomatiques et mystérieuses. Ma vraie lanterna magica depuis, c'est mon studio* », explique-t-il dans le catalogue de l'exposition qui lui rend hommage au Palais Galliera.<sup>(5)</sup> Paolo Roversi, attaché à son *Studio*, ses outils de travail, sa chambre, son objectif, ses lampes, sa toile de fond, ses tabourets, comme un état d'esprit, comme une bulle retranchée du monde, un lieu de passage et de rencontres, cet espace vivant où il invente un univers, entre obscurité et lumière. Dans la rue, il faut choisir. Dans un studio, les émotions doivent circuler : que tout surtout ne soit pas trop préparé, trop propre. Il voudrait travailler dans le studio comme dans la rue, et dans la rue comme dans un studio – puisque le studio, c'est l'abstraction totale dans laquelle un sujet peut être isolé. Et c'est cela qu'il aime.

Installé à Paris depuis cinquante et un ans, son studio au cœur du 14<sup>e</sup> arrondissement abrite un atelier d'artiste lumineux aux grandes fenêtres des années 30, avec deux espaces pour les prises de vue, son secrétariat, sa bibliothèque, ses archives, un laboratoire, des chambres, une cuisine, un bureau : sa deuxième maison.

« *Je suis aujourd'hui d'humeur radieuse, et donc heureux et désireux de t'écrire. (...) Je pensais à l'unicité de la photographie. Chaque photographie est unique puisque chaque instant de vie est unique, nouveau et impossible à répéter – de même que chaque instant de lumière* », écrit-il à Emanuele Coccia, le 4 septembre 2021. Paolo Roversi aime la vie.

\*

(1) Exposition Paolo Roversi, Palais Galliera, du 16 mars au 14 juillet 2024.

(2) Paolo Roversi, Emanuele Coccia, *Lettres sur la lumière*, Gallimard 2024, p. 32.

(3) Paolo Roversi, Emanuele Coccia, op. cit., p. 82.

(4) Op. cit., p. 83.

(5) Catalogue qui accompagne l'exposition « Paolo Roversi » présentée au Palais Galliera, éditions Paris Musées 2024.

## Paolo Roversi

### Lampe, 2002



© Paolo Roversi

# Lettres du jeune Richard Wagner

## à son ami Theodor Apel

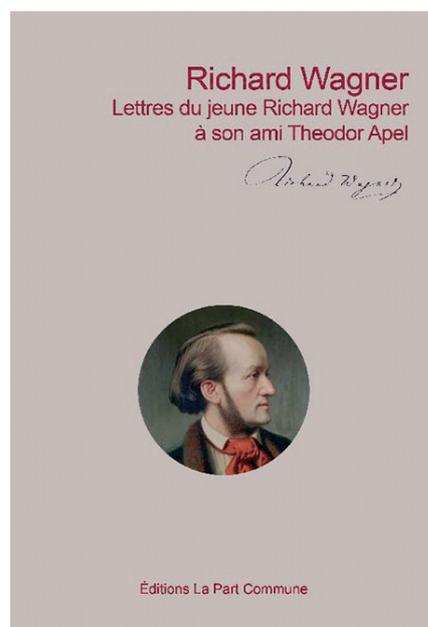
Par Gaëlle Obiégly

**L'une des révélations de ces lettres a pour nom Rüpel. Il s'agit du caniche de Richard Wagner. Un caniche brun qui l'accompagne partout, même jusqu'à l'orchestre. Il égaie la vie du jeune Wagner, qui souvent se plaint d'aller mal, très mal psychologiquement.**

Cette correspondance avec Theodor Apel offre un portrait du compositeur où l'on retrouve certains traits bien connus de sa personnalité, son antisémitisme notamment ; mais l'on découvre aussi sa simplicité, ses pitreries. S'étalant sur une vingtaine d'années, l'échange de lettres entre les deux amis se concentre sur les années 1830. Puis les aléas de la vie les éloignent. Certes, la distance favorise la relation épistolaire, dans un premier temps. Mais on verra aussi les courriers s'espacer et les amis se perdre de vue. Littéralement se perdre de vue, puisque Théodor Appel devient aveugle. Simultanément, Richard Wagner tombe dans la misère. Ce sont ces années difficiles de la vie du compositeur que couvre en grande partie cette correspondance. Son intérêt tient à nous faire connaître le parcours chaotique et les épreuves qui précéderont le succès. C'est sur l'évocation de *L'Anneau du Nibelung*, œuvre gigantesque de Richard Wagner dont Theodor Apel n'entendra jamais la musique, que se termine la correspondance entre les deux amis de jeunesse. La dernière lettre date de 1853. Theodor Apel

meurt brutalement d'un AVC le 26 novembre 1867. Même s'il eut la joie de constater la fabuleuse évolution de son ami de jeunesse, sa disparition prématurée, bien avant la construction du théâtre de Bayreuth, le priva du bonheur de voir Richard Wagner atteindre l'apogée de son art et de sa réussite.

Si cet ouvrage trace l'arc d'une amitié de ses débuts à son interruption dramatique, il a surtout pour objet la vie du jeune Wagner. Il rend compte de ses démarches artistiques et professionnelles à son ami Theodor. Il fait cela avec une grande affection. L'affectivité est, du reste, l'autre objet des lettres rassemblées dans ce volume. Restées inconnues jusqu'à maintenant du public français, les lettres qu'il adresse à son cher Theodor permettent de connaître Wagner sous un nouvel angle. On prend ainsi conscience des grandes difficultés qu'il traversa. Ces conditions rendent encore plus significative son évolution et la gloire attachée à son nom. Ils se sont rencontrés à l'école. Le début de leur amitié remonte aux années où les deux garçons fréquentaient la Nikolaischule. Richard Wagner y est entré en 1828. On ne peut pas dater précisément l'époque où ils se rapprochèrent véritablement. On voit cependant en 1832, grâce à une lettre de Richard Wagner, qu'ils sont déjà intimes. Il est certain que des relations amicales de plus en plus profondes se



crèrent grâce aux intérêts communs qu'ils nourrissaient tous deux pour la musique et la poésie. Le 16 décembre 1832, Wagner est à Leipzig, sa ville natale. Il écrit à Théodore à quel point son départ a laissé place à la solitude. « Après ton départ, mon ami, tout m'a semblé désert et mort. » C'est alors l'occasion de se fermer au monde extérieur pour assister au déploiement de sa vie intérieure. Cette solitude soudaine la rend plus puissante que jamais. Et le jeune Wagner s'emploie à transcrire cette « divine musique » qui s'impose à lui. Dieu et le monde entier l'ont abandonné, il se voue à la création. Sa symphonie est née de ce drôle d'état d'esprit. Il l'achève en l'espace de six semaines. Après cela, il put de nouveau s'ouvrir au monde extérieur. Cette lettre entrouvre la porte du cabinet de travail du compositeur Wagner. D'autres lettres, à la suite, le montre encore au travail mais plutôt en tant que chef d'orchestre.

Un an plus tard, il signera sa première grande œuvre. C'est un opéra intitulé *Les Fées*. Il l'a composé à Würzburg. Il est important de préciser les lieux car les lettres de Wagner leur accordent une place importante. Il séjourne dans diverses villes, plus ou moins longtemps, en espérant y trouver le succès. Certains lieux sont propices à la composition, d'autres à la dépression. Wagner passa tout le printemps et une partie de l'été 1833 à écrire *Les Fées*. Il en rédige le livret. Le sujet des *Fées* est proche des légendes médiévales qui ont pour objet l'amour d'un mortel pour un être supérieur. Dans ce premier opéra, on voit apparaître le thème du véritable amour qui doit reposer sur une confiance inébranlable en l'être aimé, thème que l'on retrouvera dans *Lohengrin*. Arrivé un an plus tôt comme symphoniste, le jeune compositeur avait trouvé sa voie et repartait avec un opéra.

Il y a des noms qui apparaissent dans les lettres envoyées à Theodor Apel. Certains noms

reviennent souvent. Outre celui de Minna, sa bien-aimée, on voit régulièrement mentionné un certain Laube. Il s'agit de Heinrich Laube qui est un des représentants du mouvement *Jeune-Allemagne*. C'est un mouvement littéraire. Il est composé de jeunes poètes. Wagner y fait souvent allusion dans sa correspondance avec Theodor Apel ; rappelons que les deux amis s'intéressent beaucoup à la poésie. Wagner a d'ailleurs mis en musique un poème de Theodor Apel, ce poème est reproduit à la fin de l'ouvrage et s'ajoute aux documents attestant, entre autres choses, de l'activité musicale de Wagner dans les différentes villes dont il a dirigé les orchestres. Le mouvement *Jeune-Allemagne* était constitué de poètes stimulés par les puissantes actions populaires qui secouent l'Europe entière à cette époque. Leurs idées sont libérales ; ils les expriment sans détour. Wagner adore ça. Il les côtoie. Sous cette influence, son art entre dans une nouvelle phase. Le changement est spectaculaire. Les lettres à Theodor Appel montrent clairement l'apparition d'un nouvel état d'esprit. Il raconte dans son esquisse autobiographique comme il s'est abandonné à cette fermentation, c'est le terme qu'il utilise pour désigner l'effet qu'eut sur lui ce mouvement littéraire et politique nommé *Jeune-Allemagne*. Wagner s'exprime toujours avec simplicité, avec une certaine fraîcheur, concrètement. Il ne dissimule rien de ses sentiments, de l'affection qu'il porte à Theodor dont il espère les visites. « Je meurs presque d'impatience » lui écrit-il en insistant pour le faire venir à lui qui, engagé comme directeur musical, se déplace moins facilement que son ami. Le ton des lettres devient parfois éruptif, relâché, célinien, traitant de « vermine juive » le tailleur qui lui réclame son dû. Le jeune homme passionné laissera place à un homme sans élan, brisé par la misère, incapable pendant de longs mois de créer quoi que ce soit. On l'apprend par les lettres tardives, en fin de volume. Quand Richard Wagner reprend contact avec Theodor Apel, il revient sur les

dix ou même vingt ans qui se sont écoulées depuis la dernière lettre. Ce sont des récits relatant dans une prose apaisée les nombreux déplacements, espérances et déboires de Richard Wagner. Ces lettres calmes esquissent deux destins, celui de Theodor Apel, frappé de cécité et mort prématurément, et celui de Wagner, éprouvé autrement mais qui se sort de toutes les difficultés. Elles sont sociales, non physiques. Il lui est possible d'obtenir de l'aide car il ose demander, il sait demander, il sait à qui demander ce dont il a besoin. Nombre de lettres de Richard Wagner à Theodor Apel ont ainsi pour motif une requête. Que lui faut-il de son ami ? Une visite ; une baguette pour diriger l'orchestre ; de l'argent.

\*

**Richard Wagner**  
**Lettres du jeune Richard**  
**Wagner à son ami**  
**Theodor Apel**

Édition traduite et établie par  
Eva Perrier  
Éditions La Part commune  
23 avril 2024, 146 pages.

avec le soutien de



# Dernières parutions

Par **Élisabeth Miso** et **Corinne Amar**

## Romans



**Linn Ullmann**  
**Fille, 1983**

Traduction du norvégien Jean-Baptiste Coursaud. « Tout ce sur quoi j'écris au fil de ces pages, ce qui s'est déroulé avant et après la photo qu'a prise de moi A., se compose principalement d'oubli, de la même manière que le corps se compose principalement d'eau. Ce dont je ne me souviens pas, qui ne jaillit que sous la forme de rêves, de pressentiments ou de douleurs, ne peut pas être écrit, même

s'il doit pourtant l'être. » À l'automne 2019, Linn Ullmann traverse un épisode dépressif. Elle n'arrive plus à écrire, ne semble plus complètement partager l'existence de son mari ni de ses enfants. La « sœur invisible » qui se tient à ses côtés depuis l'enfance, a resurgi, lui intimant de sonder la fille qu'elle était en 1983. En janvier 1983, Linn Ullmann a seize ans et débarque à Paris pour un shooting. Quelques semaines plus tôt, elle a croisé dans l'ascenseur de la Carnegie Hall Tower à New York, un photographe quadragénaire qui travaille pour le *Vogue* français et qui l'a conviée à une séance photo à Paris. Fille de deux monstres sacrés, l'actrice Liv Ullmann et le réalisateur Ingmar Bergman, l'adolescente mélancolique veut, elle aussi, attirer l'attention, le désir, ne pas se sentir seule. Elle découvre l'univers de A., l'effervescence de son studio photo, mais aussi les enjeux de pouvoir et la prédation sexuelle qui gravitent autour de lui. Perdue dans la ville, elle se retrouve dans son lit dès la première nuit. Quarante ans plus tard, la romancière norvégienne cherche à comprendre ce qui l'animait à l'époque et comment cette expérience n'a cessé de se disséminer en elle. « En écrivant ce qui m'est arrivé, en racontant l'histoire de la manière la plus véridique possible, je m'efforce de les rassembler dans un seul corps : la femme de 2021 et la fille de 1983. Je ne sais pas si c'est possible. » Elle a égaré la photo prise par A., où elle apparaît les épaules dénudées, le visage encadré par de longues boucles d'oreilles en strass. Elle n'a que des souvenirs parcelaires de ce séjour parisien, mais ce qui l'intéresse ce sont justement les mystères de la mémoire, tous ces interstices où s'est logé l'oubli, dont peut s'emparer l'imagination pour tisser un récit. Éd. Christian Bourgois, 288 p., 22 €. **Élisabeth Miso**

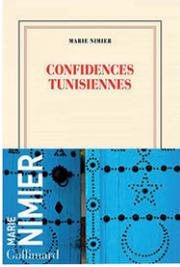


**Niels Fredrik Dahl**  
**Ma mère, la nuit**

Traduction du norvégien Terje Sinding. « *Je suis assise dans le noir. Des rivières incandescentes coulent à travers mon corps. Il n'y a aucune solution. Rien ne peut me délivrer* », a écrit la mère de Niels Fredrik Dahl dans son journal. Un objet intime qu'elle a confié à son fils, un jour de 2003. L'auteur n'en voulait pas mais il n'en a rien dit pour ne pas la blesser. Il l'a conservé dans un coin pendant des années, puis s'est décidé à l'ou-

vrir quatre ans après sa mort. Ses parents lui manquaient, sa mère tout particulièrement, alors qu'il a passé sa vie d'adulte à la tenir à distance. « Ma mère continue de vivre et d'agir en moi. Cela veut-il dire qu'il existait entre nous quelque chose auquel je n'ai pas été assez attentif ? » En se plongeant dans ses pensées secrètes, il a identifié les angoisses qui la tenaillaient et retrouvé le fil de l'amour qui les unissait. Un autre visage de sa mère s'est imposé à lui. « Une image bien plus riche, bien plus complexe, bien plus surprenante et intime que celle que je m'étais autorisée à former jusqu'à présent. » Quand il était enfant, sa mère consultait un psychiatre, mais ne nommait réellement ce « vaste trou noir qui menaçait sans cesse de l'engloutir » que dans son journal, la nuit. Elle n'a jamais su qui elle était vraiment, ne se dévoilant pas, désirant et redoutant tout à la fois toute proximité. Il se souvient du petit garçon, qui se faisait le plus discret possible durant ses migraines, qui écoutait depuis sa chambre les moindres mouvements de ses parents, le moindre signe inquiétant ou rassurant sur ce qui se passait autour de lui. Sa mère était hantée par la mort de sa sœur, par les bombardements pendant la guerre qui avaient détruit Molde, sa ville natale. En explorant le passé de sa mère et sa propre mémoire, Niels Fredrik Dahl développe une lumineuse réflexion sur la manière dont nos peurs et nos attachements profonds nous façonnent et nous révèlent à nous-mêmes. Tout comme sa mère, l'écrivain norvégien sait qu'il avance à tâtons et qu'il lui a fallu beaucoup lutter pour ne pas être terrassé par ses démons, par son addiction à l'alcool, par sa crainte d'être vu tel qu'il est. Éd. Actes Sud, 240 p., 22,50 €. **Élisabeth Miso**

## Récits



### Marie Nimier Confidences tunisiennes

Marie Nimier avait déjà recueilli « des confidences, des rêves, des souvenirs, des impressions intimes » de parfaits inconnus pour *Les Confidences*, paru en 2019. Elle avait le projet de réitérer cette expérience littéraire dans le sud de la Chine, mais le Covid l'en a empêchée. C'est finalement en Tunisie qu'elle a puisé la matière de son nouveau livre. Elle y est restée deux mois, à l'écoute de

tous ceux qui se présentaient à elle, au téléphone, par mail ou lors d'entretiens dans un unique café. Des hommes et des femmes de toutes conditions sont venus déposer une parole, partager avec elle un secret, un souvenir d'enfance, des pensées intimes, un événement douloureux ou joyeux de leur vie ou encore leur préoccupation du devenir de leur pays. Il y a ces fils touchés par la fragilité de leurs pères, incapables de montrer leurs sentiments. Ces femmes qui racontent le poids de la religion, des traditions, du regard des hommes, le socle sécurisant de la famille bien qu'étouffant parfois. Un kinésithérapeute se moque des lumbagos récurrents de ses patients masculins, persuadés que leur performance sexuelle dépend de leur domination sur leur partenaire. Un chauffeur de taxi est fier de mettre à disposition de ses clients des livres et un jeu d'échecs. Une jeune femme revient sur son agression sexuelle par un contrôleur de train, quand elle était lycéenne juste après la révolution du jasmin. Beaucoup de diplômés partent à l'étranger car le pays, miné par une crise économique et sociale, leur offre peu de possibilités. C'est ce que fera à contrecœur, la docteure en biologie animale qui étudie les tortues de mer. D'autres restent, et malgré les difficultés, laissent entendre tous leurs espoirs, leur amour pour cette terre et ses habitants. Personnage après personnage, des récits s'agrègent les uns aux autres, drôles ou poignants, des bribes d'existence qui révèlent des sentiments universels et les multiples facettes de la société tunisienne. « Ici en Tunisie il y a beaucoup à cacher. Et qui dit beaucoup à cacher dit beaucoup à raconter à quelqu'un qu'on ne reverra jamais. Quelqu'un qui sait à la fois garder les secrets et les délivrer. » Éd. Gallimard, 256 p., 20,50 €. **Élisabeth Miso**



### Delphine Horvilleur Comment ça va pas ? Conversations après le 7 octobre.

Comment dire la sidération, comment dire la douleur, comment dire l'impuissance ou le tragique ? C'est un texte bref en chapitres qui puisent dans l'intime comme dans une sorte de spontanéité, d'immédiateté du propos pour exorciser l'horreur. « *Quelque chose s'est effondré en moi* ». Rabbin de l'organisation libérale Judaïsme en mouvement,

femme de média et esprit d'ouverture rompue aux dialogues les plus âpres, aux discussions les plus sensibles, elle doit s'aider aujourd'hui, au lendemain de ce 7 octobre 2023 où le Hamas a perpétré un massacre sans pareil en Israël, de ses fantômes, de ses proches, de ses familiers avec qui elle converse dans sa tête. Elle revoit son grand-père ancré dans l'Alsace-Lorraine, féru de Lettres classiques et de grammaire française, elle évoque la langue de ses origines, le yiddish, les chansons de sa grand-mère maternelle, *au lourd accent des Carpates*, déportée, rescapée, ses propres refrains de Claude François, les blagues juives qui font rire en temps de désespoir, elle parle à ses enfants, pour interroger un tel choc et ses conséquences dans toutes ces vies meurtries, israéliennes, palestiniennes, dans nos vies. Comment rendre une conversation possible, entre amis, au travail, dans un dîner, comment ne pas se sentir isolé quand chacun se montre dans ses propres retranchements ayant d'emblée, face à la guerre et à ses drames, choisi son camp ? Pour une femme de paroles, c'est pour la première fois tellement difficile. « *Comme si la guerre annihilait le langage et la subtilité. Moi-même, j'ai eu la sensation de perdre mes mots, qui sont mon outil habituel. Le Proche-Orient nous a tous projetés dans nos peurs, nos colères, nos rancœurs, et l'exacerbation de la violence relationnelle* ». Dix conversations imaginaires ou réelles, rendues vivantes, comme pour conjurer « la paranoïa juive ». Éd Grasset, 153 p., 16 €. **Corinne Amar**



### Virginie Bloch-Lainé, Profils perdus.

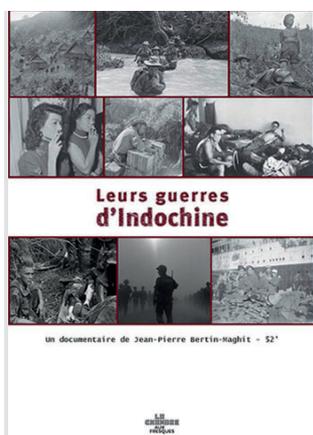
Journaliste littéraire, elle écrit pour *Libération* des portraits, produit également des émissions pour France Culture. L'auteur imagina un temps raconter une histoire de femmes : celle de la dynastie familiale, puis, elle préféra les hommes ou du moins, ce sont eux qui vinrent à elle, et le premier, l'irremplaçable, celui qu'elle appelle Jean-Michel : son père. « *À force de faire le portrait des autres, avec cette subjectivité assumée, j'ai commencé à écrire les portraits de Profils perdus ; sans cesse, je vais de mon père à la personne que j'ai en face de moi. (...) Il était l'être le plus rassurant et le plus inquiétant qui soit, puissance comique et tristesse ambulantes.* » Comment aimer ailleurs sans pouvoir empêcher la comparaison ? Partout où elle va, partout où elle se montre au travail, elle « importe » ce père dans les espaces où se tiennent ses entretiens. Décédé quelques années plus tôt, il apparaît comme la figure centrale du livre, l'astre masculin autour duquel tous les autres – consciemment ou inconsciemment moins intéressants – tournent. Ra-

contant la figure paternelle, inspecteur des finances, énarque brillant au service de l'État, elle esquisse le portrait de l'homme solide, carré, protecteur, charismatique qu'il fut et paradoxal en même temps, car volage, menteur, pas toujours fiable. Elle évoque sa vitalité comme sa tristesse, l'homme important, sérieux qui passait beaucoup de temps à rédiger des rapports mais qui, à la maison mangeait des yaourts aux fruits et jouait de la guitare. En filigrane, apparaît la famille, le milieu : bourgeois – juif d'un côté, ultra catholique de l'autre ; les hommes aimés : son fils Raphaël, le père de son fils, son compagnon à la santé mentale fragile qui se suicidera, un amant, médecin aux Urgences. Pudique, à sa manière, elle laisse peu à peu affleurer les sentiments, les échecs, les manques, la conscience de la mort... Éd Stock, 223 p., 19,50 €. **Corinne Amar**

# Agenda

Sélection de manifestations  
et projets soutenus par  
la Fondation La Poste

## Films



### « Leurs guerres d'Indochine » Documentaire de Jean-Pierre Bertin-Maghit Coproduct par La Chambre aux fresques

Jeudi 2 mai à 22.50 sur France 3 Nouvelle-Aquitaine et france.tv

Leurs guerres d'Indochine nous plonge dans le quotidien des soldats engagés dans une des dernières guerres coloniales françaises. Le documentaire se propose de mettre en regard les lettres que les soldats ont écrites à leurs proches et les journaux intimes rédigés dans les temps de repos avec les reportages réalisés par les opérateurs du Service cinématographique des armées et les films amateurs tournés par les soldats eux-mêmes. Deux mémoires originelles qui nous transportent au cœur des combats.

Les mots s'adressent aux parents, au frère, à la sœur, à la fiancée, à la femme, aux enfants. Ils font entendre la solitude, les douleurs, l'impatience et la joie de lire des nouvelles des siens, les doutes, les critiques, les désespoirs, les cas de conscience, les rêves... C'est un film choral à l'intérieur duquel quatre ou cinq témoins se détachent et traversent le récit. Ils s'appellent Pierre-Alban Thomas, jeune officier, chef de section, ancien membre des FTP et de la Première armée française ; Pierre de la Condamine, saint-cyrien, lieutenant à la légion ; Bertrand Saint George Chaumet, sous-lieutenant au premier bataillon de parachutiste de choc ; Valérie André, médecin capitaine et pilote d'hélicoptère.

Au moment de l'anniversaire des 70 ans de la fin de la guerre d'Indochine, ce film témoigne du vécu intime de soldats pris dans un conflit qui s'inscrivait dans la continuité de la guerre de libération contre l'occupant, allemand et japonais en Indochine, devenue guerre d'occupation puis conflit stratégique de la guerre froide. L'utilisation de textes issus de correspondances ou de journaux intimes permet de faire entendre cette parole subjective de jeunes hommes et femmes face à la mort, l'ailleurs, l'autre ou eux-mêmes, et de la confronter à des images filmées en immersion.

**Le film sera diffusé sur France 3 Nouvelle Aquitaine, d'autres France 3 du réseau régional, la chaîne Histoire, puis en DVD et lors de projection-débat dans des salles de cinéma.**

**Une avant-première est prévue au Musée des armées aux Invalides le 29 avril 2024.**



**Les Sentinelles de l'oubli**  
documentaire de Jérôme Prieur

Fr., 2023, 84 min, musique de Marc-Olivier Dupin, Mélisande Films, LCP, avec les voix de Nathalie Boutefeu et Emmanuel Salinger

Jérôme Prieur a reçu pour ce film le Grand prix du Festival de l'Histoire de l'art 2024. Le Prix du documentaire au Festival du Film d'Histoire de Pessac lui a été attribué en 2023.

Dans le cadre des Journées internationales du Film sur l'Art - 2024, une projection des *Sentinelles de l'oubli* a eu lieu le 14 Avril 2024 à l'auditorium Michel Laclotte du Musée du Louvre. La projection était suivie d'une discussion avec Jérôme Prieur.

[Pour en savoir plus : Les Sentinelles de l'oubli - Fondation La Poste](#)



**« Vivre ensemble le Festival de l'écrit » en Grand Est**  
**28<sup>e</sup> édition, année 2024**

Les textes doivent parvenir à l'association Initiales avant le 1er juin 2024

Ce projet invite les personnes à s'autoriser à prendre une place dans cet espace de liberté, d'échange et de plaisir que nous offre la maîtrise de la langue : écrire pour se construire, structurer une pensée, organiser une réflexion, communiquer avec autrui, exercer sa citoyenneté dans la vie quotidienne.

L'auteur **Thierry Beinstingel** (qui collabore au Festival de l'écrit) écrivait : « Peut-être qu'écrire, c'est cela : chercher non pas l'actualité immédiate, mais la profondeur entrevue au-delà. Dans notre univers de réseaux sociaux, qui ne sont que trop souvent des injonctions individuelles et stériles, il existe ce pas de côté qu'on nomme l'écriture, avant tout un échange, un sens collectif, partagé entre tous, le temps de l'aventure d'un Festival de l'écrit ».

Pourquoi écrire :

Pour susciter le plaisir d'entrer en lecture et en écriture.

Pour s'exprimer et se structurer, pour laisser une trace de soi-même.

Pour faire face aux exigences de la vie dans une société « de l'écrit ».

Pour inscrire la lecture et l'écriture dans un projet social, culturel et professionnel.

Pour créer des liens sociaux entre les générations et les habitants sur un même lieu : quartier, village, ville.

Pour passer de l'apprentissage linguistique à la communication sociale. Pour mettre en œuvre des actions favorisant l'accès à l'autonomie, à la culture et à la citoyenneté.

**Le projet s'adresse aux jeunes et adultes, âgés de 16 ans et plus, qui disent ne pas savoir bien écrire mais qui veulent essayer malgré les difficultés rencontrées.**

Le Festival de l'écrit comprend des rencontres et des manifestations publiques qui auront lieu dans les départements de la région Grand Est. À cette occasion, les lauréats seront récompensés en présence des institutionnels, des sponsors, des responsables des champs social, éducatif et culturel. Il s'agit de favoriser les échanges entre apprenants, formateurs, bibliothécaires, écrivains, monde rural et monde urbain...

**Les textes doivent parvenir à l'association Initiales avant le 1er juin 2024** (délai de rigueur). Fin juin, des comités de lecture se réuniront pour présélectionner les écrits qui seront transmis au jury. Les textes choisis par le jury donneront lieu à des remises de prix, à des expositions « Autour de l'écrit » en octobre 2024 et à l'organisation des ateliers de pratiques artistiques.

<https://association-initiales.fr/>



## Les Correspondances théâtrales, 3<sup>e</sup> édition - Voyage en Scala, une carte s'envole !

**Date limite d'inscription : 31 mars 2024. Date limite d'expédition des correspondances : 30 avril 2024. Soirée de gala remise des prix : 31 mai 2024**

Avec la Fondation La Poste et le soutien d'Actes Sud, La Scala Paris lance la troisième édition du concours d'écriture ludique et ouvert à tous « Les Correspondances théâtrales » sur le thème « Voyage en Scala, une carte s'envole ! ».

L'association La Scala Paris organise en 2023-2024 la 3<sup>e</sup> édition du projet Les Correspondances Théâtrales.

« Voyage en Scala, une carte s'envole ! » consiste, comme les années précédentes, en une courte correspondance en trois envois, imaginés par le participant, qui aura la particularité cette année de s'ouvrir non par une lettre, mais par une carte postale originale (réalisée par le participant).

La Scala Paris est le seul théâtre à inviter son public à ÉCRIRE. Pour valoriser le plus grand nombre de participants possible, deux catégories de participation distinguent :

- les candidats scolaires, qui peuvent cette année candidater dès la 6<sup>ème</sup>,
- les candidats extra-scolaires, sans limite d'âge.

Comme les années précédentes on concourt seul ou à deux. Des récompenses en places de spectacle et de concert, en livres.

Le concours « sans perdant » des Correspondances théâtrales est un encouragement à l'écriture créative et à l'expression de soi unique en son genre dans la mesure où il prend élan sur l'expérience du théâtre. Situé à la rencontre des forces du théâtre et de la pratique de la correspondance entendue comme le droit réaffirmé de tout un chacun à prendre la plume, ce concours ouvert à toutes les générations propose, à partir de spectacles joués\* au Théâtre de La Scala Paris, deux types d'écriture :

- soit une Correspondance « dramatique », imaginée entre deux, voire trois personnages de la même pièce, il faut concevoir et écrire :
- une carte postale et le texte écrit au verso
- la lettre de réponse de/ du destinataire qui reçoit cette carte postale
- la réponse de l'expéditeur de la carte postale à ce/cette destinataire.

Cette correspondance se situe au cœur de l'action de l'œuvre choisie et la prolonge. Elle est donc écrite par deux personnages de l'action. L'image de la carte postale est censée avoir été trouvée et choisie par son expéditeur/expéditrice.

- soit une Correspondance « critique », un spectateur A qui a vu un spectacle, pris dans la liste SCALA, envoie à son sujet, à B, qui ne l'a pas (encore) vu, une carte postale reliée à sa soirée. B lui répond par une lettre qui l'interroge sur un point qui a attiré son attention ; A lui répond, par une autre lettre.

**\*Pour le spectacle qui en est le point de départ, les participants ont le choix entre :** *L'Odeur de la guerre*, de et avec Julie Duval / *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry, mis en scène par François Ha Van / *Alfredo et Violetta*, spectacle de Léo Grabiadze/ *Moi, Khadafi*, de Véronique Kanor, mis en scène par Alain Timar/ *Mau-passant*, Feuilletton théâtral, de Marie-Louise Bischofberger/ *Le Moment* psychologique de Nicolas Doutey, mis en scène d'Alain Françon/ *Kids* de Fabrice Malquiot, mise en scène de François Ha Van/ *Gisèle Halimi*, *Une Farouche Liberté*, mise en scène Lena Paugam.

[Site La Scala Paris - Les Correspondances théâtrales](#)



## Le Prix des Incorruptibles « Le Feuilleton des Incos » 14<sup>e</sup> édition

L'Association Le Prix des Incorruptibles (loi 1901) a été créée en 1988 avec la collaboration de Françoise Xenakis.

L'objectif de l'Association est de susciter l'envie et le désir de lire des plus jeunes à travers des actions lecture autour d'une sélection de qualité et/ou en les faisant entrer dans les coulisses de la création d'un roman avec le Feuilleton des Incos.

Pour être Incorruptibles, les jeunes lecteurs s'engagent à :

- lire les ouvrages qui ont été sélectionnés ;
- se forger une opinion personnelle sur chacun des livres ;
- voter pour leur livre préféré.

Le Prix des Incorruptibles peut prendre plusieurs formes et s'adapter à toutes les structures : écoles, collèges, lycées, bibliothèques, centres de loisirs.

### Le 36<sup>e</sup> prix est lancé !

[Les sélections pour le 36<sup>e</sup> prix](#)

#### Avril 2024

Annnonce de la sélection du 36<sup>e</sup> Prix (année scolaire 2024-2025)

Ouverture des inscriptions au 36<sup>e</sup> Prix

#### 7 mai 2024

Clôture du concours d'illustration (30 avril : clôture du concours d'illustration pour les DOM-TOM et l'étranger) et du quiz-concours

#### 21 mai 2024

Date limite de l'enregistrement des votes des jeunes lecteurs

#### 31 mai 2024

Date limite pour participer à l'animation des Apprentis booktubers Incos

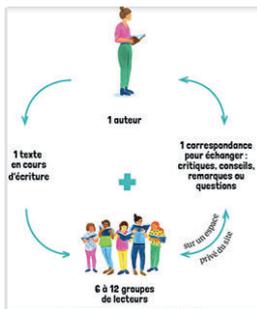
#### 5 juin

Annnonce du 35<sup>e</sup> palmarès

#### En juin

Annnonce des lauréats du concours d'illustration et du quiz-concours

<https://prix.lesincos.com/>



**Le « Feuilleton des Incos » est une animation qui permet de découvrir les coulisses de la création d'un livre grâce à un système de correspondance avec un auteur et grâce à la lecture par épisodes d'un roman en cours d'écriture.**

L'animation s'adresse aux jeunes lecteurs du CE2 au lycée, elle peut être organisée dans le cadre d'un cours de français, d'un temps de lecture en classe, des temps périscolaires ou encore lors d'un partenariat bibliothèque-établissement scolaire.

Tous les 15 jours, les auteurs déposent leurs nouveaux chapitres dans un espace dédié où les élèves peuvent le lire.

Les activités autour du Feuilleton des Incos :

### 2 concours sont organisés :

- **L'écriture de la 4<sup>e</sup> de couverture.** (Pour sa 2<sup>e</sup> édition, ils ont reçu 44 textes collectifs, le nombre de participations a doublé. Les résumés lauréats ont été choisis par leurs auteurs respectifs et figurent en 4<sup>e</sup> de couverture des épreuves imprimées et sur l'espace adhérent du site des Incos.

- **Le concours d'écriture :** les auteurs donnent des sujets et les lauréats sont déterminés par un jury professionnel réunissant 2 auteurs et 1 éditeur. 231 textes ont été reçus pour la 13<sup>e</sup> édition, écrits soit de manière individuelle soit de manière collective. Au total, ce sont 300 jeunes lecteurs qui ont été lauréats. Chaque jeune lecteur lauréat reçoit un diplôme et des cadeaux des Incos

<https://prix.lesincos.com/le-feuilleton>

# Festivals



## Festival À (H)auteur de mots, en Touraine

Du 18 au 20 mai 2024

Le festival À (H)auteur de mots aura lieu en Touraine dans trois communes : Parçay-Meslay, Rochecorbon et Vouvray.

Les présidents d'honneur de cette édition seront les écrivains, **Daniel Pennac** et **Jean-Marie Laclavetine**.

Cet événement souhaite célébrer l'écriture au travers d'auteurs reconnus, anciens et contemporains, mais aussi faire connaître les auteurs émergents et les talents de demain dans les domaines de la littérature, poésie, théâtre, stand-up, slam ou chanson, etc.

Projet fédérateur, À (H)auteur de mots désire avant tout rassembler les artistes et spectateurs de tous les horizons.

### Trois lectures de correspondances et un spectacle lecture sont prévus :

- Lecture de la correspondance entre **Victor Hugo et Juliette Drouet** par Jérôme Pouly (Victor Hugo) et Françoise Gillard (Juliette Drouet), sociétaires de la Comédie-Française.
- Lecture de la correspondance entre **Albert Camus et René Char** (1946 à 1959), par Alexandre Pavloff (Albert Camus) et Hervé Pierre (René Char), sociétaires de la Comédie-Française.
- Lecture de la correspondance entre **Nancy Huston et Leila Sebbar**, par Sylvia Bergé, sociétaire de la Comédie-Française, et d'après le recueil *Lettres parisiennes : Histoires d'exil*.
- Un spectacle tiré du livre *Paroles de Poilus* de JP Guéno est programmé : *Lettres et carnets du front (1914-1918)*, adaptation théâtrale d'Ivan Morane.



## Festival Ozélir 2024 - 3<sup>e</sup> édition

Du 14 au 28 mai 2024, Orléans

sur le thème : Les Olympiades culturelles du Loiret

Inspirés par la thématique olympique de l'année, de nombreux événements mêleront les mots et le geste ou inviteront les Loirétains petits et grands à entrer en jeu avec des défis et des animations participatives. Certains auront lieu en plein air ou dans des stades, d'autres feront honneur à de grands champions, tous mettront en lumière les valeurs communes à la culture et au sport. Dans l'esprit des Olympiades culturelles, une dizaine de sites proposeront une **Dictée Géante** délocalisée le **25 mai** et la Lecture-relais sera déclinée dans une quinzaine de lieux. Cette 3<sup>e</sup> édition sera accessible au plus grand nombre avec des actions pour tous les âges et une attention portée aux publics éloignés/empêchés avec une forte présence du Festival dans les établissements de soins ou dans les structures médico-sociales.

**Mardi 14 mai à 19h : Une table-ronde inaugurale** pour faire dialoguer le sport et la littérature, les mots et le geste, autour des valeurs Olympiques et Paralympiques, avec :

Marie-Amélie Le Fur, athlète paralympique,  
Julien Legalle, écrivain et fondateur de l'association Écrire le sport,  
Mélissa Plaza, ex-joueuse professionnelle internationale de football, docteur en psychologie du sport et slameuse française,  
Hubert Ripoll, psychologue du sport, essayiste, conférencier,  
Adib El Sarakby, cavalier para-dressage loirétain.

Animation de la soirée par Stéphane De Laage, journaliste. Dédicaces et livres en vente sur place avec la librairie Les Temps modernes d'Orléans.

Accès libre et gratuit

Au Pavillon Culture - Archives départementales du Loiret

29, boulevard Marie Stuart à Orléans

[Découvrez le programme](#)

## Livres

### Éditions de correspondances soutenues par la Fondation

**Avril 2024**



**Lettres du jeune Richard Wagner à son ami Theodor Apel**  
**Correspondance traduite, rassemblée et annotée par Eva Perrier**  
**Éditions La Part Commune, 9 avril 2024**

Cet ouvrage présente, dans une traduction en français, toutes les lettres encore existantes à ce jour que le compositeur adressa à celui qui fut son tout premier véritable ami. Cette correspondance permet de découvrir en détail la vie, l'activité et les aspirations de Richard Wagner alors qu'il était encore très jeune. Le lecteur pourra le suivre aussi bien dans ses malheureux débuts en tant que compositeur et chef d'orchestre que dans sa vie sentimentale. On y découvre entre autres sa relation chaotique avec la comédienne Minna Planer avant qu'il ne l'épouse. Au cours de cette correspondance, l'insouciance enjouée du jeune Wagner fera peu à peu place à un sérieux plein d'inquiétude face à un avenir très incertain.

La publication de cet ouvrage est aussi une sorte d'hommage à Theodor Apel, mettant en lumière sa grande générosité et la belle amitié qui l'unissait à Richard Wagner, rappelant ainsi qu'il joua un rôle non-négligeable dans la vie du compositeur d'opéras aujourd'hui mondialement reconnu.

À l'exception de deux d'entre elles, les 41 lettres que comporte cet ouvrage n'ont encore jamais été traduites en français.

Lire l'article de Gaëlle Obiégly, page 11 de ce numéro.

\*

## Manifestations du Musée de La Poste

# Expositions

### « Carnets de timbres dans l'air du temps »

Du 31 janvier 2024 au 13 octobre 2025

Musée de La Poste, Paris 15e



Visitez la Tunisie,  
couverture du carnet  
de timbres-poste,  
héliogravure, 1922.

Eau minérale Boussang,  
carnet privé avec porte-timbres,  
typographie, 1907-1910.

Lux Radio  
couverture du carnet  
de timbres-poste,  
héliogravure, 1929.

**Le Musée de La Poste propose à ses visiteurs de découvrir l'histoire du carnet de timbres, objet emblématique de l'univers postal et témoin .**

À travers une collection de près de 200 carnets de timbres, affiches et dessins originaux, le visiteur est invité à déambuler parmi les différents formats et messages de cet objet, reflet des mutations de la société française.

**L'origine du carnet de timbres, en 1906,** repose avant tout sur un besoin de praticité : le souhait des Français de disposer d'une douzaine de timbres à portée de main réunis dans un objet facile à glisser dans un sac à main ou un portefeuille. Les carnets de timbres sont d'abord entièrement réalisés par La Poste. Le support est neutre, c'est l'utilité qui prime.

**En 1922, La Poste confie à un concessionnaire** la confection des couvertures des carnets. Le

publicitaire y voit alors une opportunité, allant même jusqu'à utiliser les marges des timbres-poste, créant ainsi les « publicitimbres ». Jusqu'en 1940 la création des carnets de timbres est prolifique, 1 500 couvertures voient le jour. Quatre thèmes prédominent : la santé et la prévention, l'automobile, les grands magasins et produits de consommation, mais aussi les loisirs, les voyages et le thermalisme.

**Face à cet afflux de productions privées, La Poste met fin à la concession des carnets de timbres dans les années 1950** et se charge elle-même de l'impression des couvertures de carnets. Leur format évolue, l'accent est à nouveau mis sur l'aspect utilitaire avec de moins en moins de place pour la publicité.

**À partir de 1985 de nouvelles séries thématiques voient le jour** : les personnages célèbres, la journée du timbre, ainsi que les carnets « à messages » qui prennent de plus en plus d'importance. La Poste fait appel à des peintres, dessinateurs, street-artistes ou illustrateurs de bandes dessinées. Désormais, le carnet de timbres, cher aux Français, n'est plus seulement utile, il est une authentique création artistique.

**Musée de La Poste 34 Boulevard de Vaugirard, 75015 Paris**

[Pour en savoir plus](#)



## Auteurs

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale  
(indépendante)  
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly  
FloriLettres : ISSN 1777-563

## Éditeur Directeur de la publication

Fondation d'Entreprise La Poste  
CP B 707  
75757 Paris Cedex 15  
Tél : 07 84 37 16 77  
fondation.laposte@laposte.fr

[www.fondationlaposte.org/](http://www.fondationlaposte.org/)

Pour être informé du prochain numéro de Florilettres :

S'ABONNER À FLORILETTRES

